



ACTUALITÉS

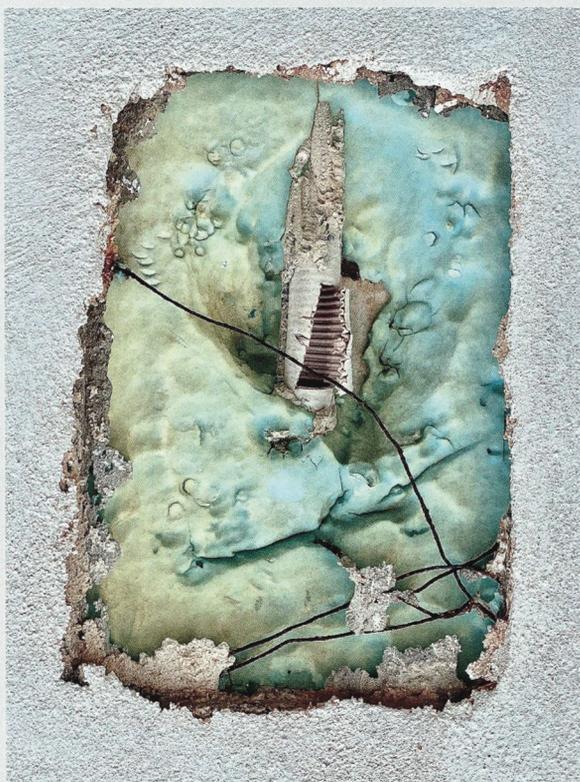
## MURIEL GANI, AU SALON DES RÉALITÉS NOUVELLES 2024, PHOTO FAIRPLAY, PRIX ART ABSOLUMENT

Entre l'Espace Communes et le Réfectoire des Cordeliers, depuis 2021, le retour à Paris intra-muros des Réalités nouvelles, association d'artistes présidée par Olivier di Pizio, a insufflé une nouvelle jeunesse au glorieux salon fondé en 1946. Lieu historique de confrontation de toutes les tendances de l'abstraction incluant l'expression scientifique – un seul équivalent à New York –, cette 78<sup>e</sup> édition offre un champ d'investigation prometteur au jury de critiques d'art des magazines partenaires. Une plaque à dominante verdâtre, craquelée, boursouflée, zébrée de cloques, de longues rayures entrecroisées – une surface rectangulaire en hauteur, aux contours effrités, trouée en son milieu par une forme d'escalier

vertical –, le tout semble saillir d'un écran de crépi blanc. Une composition énigmatique. L'irrésistible séduction des ruines ? Seul élément concret identifiable, ce petit escalier niché dans un creux suggère la profondeur d'une cavité – toiture antique exhumée lors de fouilles archéologiques ? L'œuvre *Stairplay* présentée par Muriel Gani pour sa première exposition au Salon des Réalités nouvelles est une photo abstraite. Une rareté en ce salon, surtout dans ce style poétique, hors construction géométrique, où l'abstraction se joue des frontières du réel, illustrant ce que Nerval appelait « l'épanchement du songe dans la vie réelle ». Muriel Gani raconte son regard éduqué dès l'enfance par une mère peintre. « Mais

mes mains ne me répondaient pas, donc j'ai voulu peindre avec les yeux. » Un appareil Instamatic à 6 ans, un Reflex au collège, la chambre noire au lycée. Elle apprend à « photographier ». D'abord avec l'argentique. Développement des pellicules, révélateur, tirages papier ; des joies renouvelées plus tard avec le numérique et le travail d'editing – contrastes, grain, densité, couleurs, hors Photoshop. Après les classiques paysages ou portraits de ses débuts, pour elle qui aime marcher l'œil aux aguets, le numérique permet de nouvelles recherches sur ses photos de rue et trouvailles en extérieur. Il y a quatre ou cinq ans, en Grèce, en bord de mer, Muriel Gani découvre une plaque de métal corrodée par un soleil intense, l'eau salée, le vent. Elle cadre en gros plan serré, sans rien modifier de l'apparence du sujet : son cliché révèle une beauté invisible, un temps suspendu dans un cycle de dégradation, une poésie de la matière abandonnée. Elle appelle *Ronde de rides* cette photo fondatrice. Et entre résolument dans la danse. Elle fait de ces gros plans serrés sur des matières trouvées sa pratique de prédilection. Toujours en extérieur, traquant sur les murs les affiches déchirées, les objets délaissés, les formes aléatoires de ses « fragments urbains ». Une beauté insoupçonnée jaillit des lignes et couleurs de ses prises de vue frontales, avec aplats sans perspective. Elle titre *Passé composé* une forme de grand visage en partie atrophié, capté sur un papier arraché. Une grande bande rouge coiffant des taches terreuses et des herbes sèches devient *No life on Mars*, une coulure de ciment en forme de silhouette sur un mur porte *Le Poids du monde*, tel le géant Atlas, et ainsi de suite dans un répertoire éclectique. Chercheuse de beauté dans un univers partout guetté par la dégradation, Muriel Gani affirme la singularité de ses photos d'un réel fragmenté, aléatoire, à réhabiliter, offrant la vision d'une matière transfigurée par son abstraction poétique. ■ PASCALE LISMONDE

**Matière à rêver**, Ateliers du 5, Argenteuil, du 22 mars au 5 avril 2025.



Muriel Gani, *Stairplay*, 2023, tirage pigmentaire sur papier Ultra Smooth Hahnemühle contrecollé sur Dibond, 60 x 80 cm. © Muriel Gani © ADAGP, Paris, 2025